1852 : deux coups d'Etat (un réussi, un raté)

En 1852, pour la deuxième fois en 50 ans, un Bonaparte confisque à son profit une révolution en France. Non plus pour conquérir l'Europe, car le premier a déjà saigné le pays à blanc. Le deuxième va lui faire faire des pas de géant sur tous les plans de l'économie, l'entraîner dans un tourbillon de

fêtes et de plaisirs, en attendant les catastrophes de la guerre franco-prussienne et de la guerre civile. Mais au début de 1852, il n'est encore que "Prince-Président" de la République.

Adolphe Adam, lui, se voit proposer un coup d'Etat comme sujet pour son prochain opéra-comique, inoffensif puisqu'il se situe dans une Inde de fantaisie, avec ses souverains au povoir absolu, ses sombres princes barbus conspirant dans l'ombre et ses ravissantes princesses, toutes couvertes de pierreries. Disons : Goa ; Vasco de Gama, contournant le premier l'Afrique, est à Calicut (Calcutta) en 1498, et les Portugais resteront à Goa jusqu'après 1945. Adam ne peut se douter que Meyerbeer connaîtra en 1865 un succès posthume avec une Africaine dont l'action se situe au même endroit et à la même époque.

Mais l'"impériale" Africaine décrit le triomphe de l'Europe sur l'Asie et l'Afrique, tandis que Si j'étais Roi, nous montre les choses du côté des peuples envahis par ces Portugais, qui espèrent accoster à la faveur de dissensions internes, dans ces pays fabuleusement riches.

Si j'étais Roi n'est pas écrit comme un conte magique des Mille et Une Nuits : pas de génies, ni de lampes, ni de Cheval de Bronze, ni de Dieu et la bayadère, ô mânes d'Auber, mais le contraste entre les splendeurs de la Cour et la pauvreté fièrement supportée devant les exactions du pouvoir. Dans un village de pêcheurs vit le jeune pêcheur Zéphoris, qui un jour a sauvé de la noyade une ravissante inconnue, et depuis, il ne pense plus qu'à elle. Son collègue et futur beau-frère, Piféar, porte de mystérieux messages, émanant d'un seigneur inconnu, à des barques croisant au large. Or, le souverain, jeune, riche et heureux, qui ignore tout cela, passe un jour par le village, avec sa cousine (l'inconnue du pêcheur !). Le sombre Kaddour, parent du roi, le conspirateur, se fait passer pour le sauveur et chasse Zéphoris. Rompu de chagrin, celui-ci s'endort sur la plage, après avoir écrit sur le sable : "Si j'étais roi !". S'il était roi, tout irait mieux. Le souverain amusé fait croire à Zéphoris pour un jour, qu'il est roi. Le pêcheur sauvera le royaume et épousera la princesse Néméa. Au contraire de ce qui se passera aux Tuileries, le coup d'Etat sur la scène de Théâtre lyrique à échoué ; mais les personnages de Si j'étais Roi ne sont pas des Orientaux, ce sont des Français d'Ancien Régime, revêtus de costumes exotiques, permettant les invraisemblances et les situations politiques risquées.

Les études musicales d'Adam avaient débuté tard et il les avait surtout pratiquées "sur le tas", écrivant par exemple toute la musique de 17 vaudevilles de 1826 à 1829. Si le premier ouvrage d'Adam est Pierre et Marie (1824), le premier de la série des 17 est La Dame jaune (1826), le meilleur étant Le Mal du Pays (1827), il y a aussi un Guillaume Tell (1828). Le premier ouvrage pour l'Opéra comique est Pierre et Catherine (1829), le premier ballet,

La Chatte blanche (1830). Cette fécondité caractérisera sa production jusqu'à la fin, et on la lui reprochera toujours. Le remarquable, c'est que ses meilleurs titres sont aussi ceux qui lui ont pris le moins de temps !

Le succès lui vient avec Le Chalet (1831) un acte de Scribe et Mélesville, d'après Goethe. Le Chalet est un succès inouï et mérité, car la partition est excellente (oserai-je la trouver meilleure que celle de Betly de Donizetti, sur le même sujet ?). Elle comptait déjà 1000 représentations en 1873, faisant de cet ouvrage un des plus joués du répertoire français au 19è siècle à comparer avec La Dame blanche, Le Domino noir ou Le Pré aux Clercs (qui comptaient le jour de la 1000è du Chalet, respectivement plus de 1000, 831 et 1082). Autre succès énorme : Le Postillon de Lonjumeau, pièce amusante et gaie, avec une adorable musique. Mais résistons au plaisir de citer tous ces ouvrages, pour nous concentrer sur Si j'étais Roi.

Son ouverture est une de celles dont le succès a dépassé de beaucoup celui de l'opéra qu'elles introduisent. Elle le mérite largement, car elle présente les qualités d'élégance pimpante, de souriante ironie et de grâce dansante qui sont l'apanage d'Adam.

Au I, la chanson de Piféar avec sa prosodie humoristique, donne le ton de l'ouvrage : pas d'éclats de rire, comme dans l'opérette ou l'opéra-bouffe français qu'Hervé et Offenbach font naître à ce moment même, mais des sourires aimables, accompagnant une musique d'un abord aisé, séduisante, quoique pas si facile à chanter. A signaler aussi, un ensemble noble et ému, à la Martha de Flotow, typique des oeuvres de demi-caractère que sont les opéras-comiques ; la romance caressante de Zéphoris : "J'ignore son nom, sa naissance" en forme de rondeau ; un joli nocturne à deux voix, précédé d'un beau récitatif (tous les récitatifs, dans cet ouvrage, sont très flatteurs pour la voix et l'oreille) ; un plaisant trio de bonne comédie en musique, dansante et coquine, avec la page la plus célèbre de la partition, l'adorable "Dans le sommeil" ; remarquez les vocalises pyrotechniques de Néméa. En fin d'acte, il y a une deuxième romance de Zéphoris aussi jolie que la première : "Un regard de ses yeux" et une rêveuse barcarolle.

Le deuxième acte s'ouvre sur un choeur plein d'harmonie et d'aillant. Le duo sautillant entre le roi et Zéphoris s'appuie sur un passé mozarto-rossinien et Boïeldieu, et annonce les passages staccato en deux-quatre chez Offenbach. Le "grand air" de Néméa, précédé d'un beau récitatif, est, lui, un parfait spécimen de ces feux d'artifice vocaux, à l'italienne chers aux compositeurs de la première moitié du 19è siècle : du bel canto le plus pur et du meilleur, larghetto d'abord puis dans la tradition classique, allegro, pour s'achever en une éblouissante cascade de notes. Le duo dramatique entre Néméa et Zéphoris est musicalement et scéniquement bien mené. Le finale contient, outre le choeur initial obligatoire "Célébrons en ce jour" au rythme

de polonaise, une chanson bachique (moins inspirée) du roi et un délicieux ballet (ô Adam, compositeur de Giselle !).

Les deux derniers tableaux sont d'un ton beaucoup plus dramatique : le duetto Néméa - Zéphoris ("Hélàs, tout m'abandonne") malgré son accompagnement similaire à celui du nocturne du I, sonne beaucoup plus douloureusement et la scène avec Kaddour a une grandeur tendue, pour culminer dans le trio passionné "Je voulais me taire" où Adam met tout son lyrisme en oeuvre.

La partition de Si j'étais Roi, pleine de raffinement élégant, bourrée de motifis gracieux, vaut la peine d'être sortie de l'oubli dans lequel elle est plongée depuis quelque temps, pour sa musique toute arrondie, flattant infiniment l'oreille, passant de l'ironie la plus fine et la plus spirituelle, à la tendresse pleine de délicatesse et de distinction.

Elle a été reprise en novembre 1990, à Liège (Belgique) dans de jolis décors et costumes, avec une troupe comprenant des éléments jeunes extrêmement valables.

ROBERT POURVOYEUR

°°°